

XYZ. La revue de la nouvelle

Tu pars quand ?

Jean-Paul Beaumier



Numéro 130, été 2017

Album de famille : que sont mes amis devenus...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2017). Tu pars quand ? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (130), 51–55.

Tu pars quand ?

Jean-Paul Beaumier



La mer est de nouveau grosse aujourd'hui, et des bouffées de vent tiède viennent désorienter les sens.

LAWRENCE DURRELL,
Justine

«ELLE S'APPELLE IRÈNE.
— Irène ?

— Oui. Sa mère était grecque. Enfin, je crois.

— Tu crois ?

— C'est ce que m'a dit mon père en me donnant cette photo.

— ...

— C'est tout le reste qui m'échappe.

— Tout le reste ?

— Oui, ce qu'a été sa vie, ses rêves, ses dernières pensées.

— Je ne comprends pas, tu parles par énigmes.

— La dernière fois que j'ai vu mon père, il savait sa fin prochaine. Sa respiration était de plus en plus haletante et il devait faire une pause entre chaque phrase. Nous avons toujours communiqué davantage avec les yeux qu'avec les mots. Lui qui avait toujours été réservé, il m'a soudain pris le bras et m'a invité à m'asseoir à ses côtés, sur le bord du lit. J'ai abaissé la barre latérale qui nous séparait. Son regard était à la fois triste et heureux. Sa main était décharnée et des veines saillaient sur le dessus. Il ne m'avait plus tenu la main depuis mon enfance. Des souvenirs jaillissaient pêle-mêle sans que je cherche à les tirer de l'oubli ou à occuper ces derniers moments que je passais avec mon père. Il me souriait et je m'efforçais à mon tour de lui sourire. Nous sommes restés ainsi un long moment sans parler. Puis il a tendu le bras gauche vers la table de chevet à côté du lit, sur laquelle il avait déposé un livre. Avait-il encore la force de lire ? Depuis plusieurs mois déjà il ne s'intéressait plus qu'aux livres et aux écrivains qu'il avait aimés : Rítsos, Paz, Gary, Cortázar, Durrell. Ses choix avaient toujours été hétéroclites, voire insolites. Enfant déjà, je me souviens qu'il me lisait des poèmes de Robert Desnos, de Georges Schehadé... *Celui qui rêve se mélange à l'air... D'abord derrière les roses il n'y a pas de singes / Il y a un enfant qui a les yeux tourmentés...* Je n'ai jamais oublié ces vers même si je ne suis pas certain de les avoir compris. Comprendre n'est pas tout, me répétait-il lorsque je lui demandais parfois de me les expliquer. Les souvenirs défilaient dans ma tête. Il y a longtemps que j'aurais dû t'en parler, m'a-t-il dit en me tendant la photo. Elle est belle, non ? Elle s'appelle Irène, a-t-il simplement ajouté. Je regardais la photo, sans comprendre. Ou plutôt sans vouloir

comprendre. On dirait qu'elle nous parle, a-t-il dit après un moment. Tu ne trouves pas ? »



Je m'appelle Irène. Ma mère m'a nommée ainsi parce qu'à ses yeux j'étais une reine, sa petite reine ; c'est ce qu'elle répétait en me caressant le visage pour se rappeler sa Grèce natale et peut-être aussi pour me faire oublier l'absence de mon père. Elle avait d'abord espéré qu'il revienne après ma naissance, et il est revenu, quelques fois, pour invariablement repartir après quelques jours. Ce n'est que plus tard, au début de l'adolescence, que j'ai compris pourquoi son regard était à la fois triste et heureux quand il se posait sur moi, quand il évitait de répondre à mes questions en récitant des extraits de poèmes, dont certains sont à jamais gravés dans ma mémoire, *À sa joue une rose à sa joue un livre... Dans le sommeil d'une petite fille / Il y a la grâce et le mystère d'une aiguille... Il y a loin / En Asie joliment longue / Le nageur d'un seul amour...*

Chaque année, le jour de mon anniversaire, ma mère prenait une photo qu'elle lui envoyait. Inscrits au verso, mon nom et mon âge étaient tracés à l'encre. Irène, deux ans. Irène, trois ans. Je venais d'avoir quinze ans lorsque cette photo que tu tiens entre tes mains a été prise. Peu à peu, je devenais une femme.

Les boucles d'oreilles que je porte, comme le foulard, il me les avait offerts pour mon anniversaire. Comme chaque année, j'avais reçu un colis en provenance du Québec et, comme chaque année, j'avais soigneusement découpé le coin supérieur droit où étaient apposés les timbres illustrant des paysages, qui me rendaient à la fois joyeuse et triste, avant de les ranger dans une boîte que je conservais précieusement. Maman voulait que je porte les boucles et le foulard lorsque la photo a été prise. Il sera content de te les voir porter, m'avait-elle dit. Depuis longtemps déjà je n'espérais plus sa venue et je me suis prêtée de bonne grâce à la demande. Je ne 53

lui en voulais plus. Un jour ma mère m'a montré une photo sur laquelle ils apparaissent. Ils sont jeunes et s'enlacent avec insouciance sur la corniche à Alexandrie. C'est la seule photo que maman avait de lui, d'eux. Le temps d'un colloque. Je suis l'enfant d'un atelier manqué. Je suis née sous le signe de l'absentéisme, ai-je dit un jour à ma mère.

Les boucles sont en or. Elles sont serties de pierres aux teintes de bleu et de vert qui proviennent du Labrador. Il accompagne toujours ses cartes d'un extrait de poème. Je me rappelle encore les vers qu'il avait transcrits pour cet anniversaire: *Yeux noirs cheveux noirs / Et maintenant toutes les beautés de l'ombre / Sur ses épaules*. Ils sont de Georges Schehadé, *Le nageur d'un seul amour*. Je m'imagine parfois marcher à ses côtés, main dans la main, et à mon tour je lui récite des vers. Ceux qu'il m'arrive de composer lorsque je pense à lui.

Un jour, m'a-t-il écrit dans sa dernière carte, quelqu'un viendrait à ma rencontre. Accueille-le comme un frère.



« C'est ta sœur ?

— Elle est belle, non ? Elle avait quinze ans lorsque cette photo a été prise.

— ...

— Papa a repris ma main après m'avoir tendu la photographie. J'ai aimé une autre femme, a-t-il simplement dit. J'étais là, assis à ses côtés, inconfortable sur le rebord de son lit à cause du secret qu'il s'apprêtait à me dévoiler. Son pouls était de plus en plus faible, je le sentais dans ma main. J'ai porté un doigt à ma bouche pour lui signifier qu'il pouvait garder le silence. Ne m'interromps pas, le temps m'est compté. Elles m'ont longtemps attendu. En vain, a-t-il ajouté après une pause. En vain. Elles m'ont attendu toute une vie. Je n'y suis retourné que le temps d'un congrès à Paris, au Caire, à Damas, à Casablanca, à Tunis. Je sautais dans un avion et passais quelques jours avec elles. Ça aurait pu être toi qui n'aurais

pas eu de père, m'a-t-il dit après un long silence en plongeant son regard dans le mien. Ç'aurait pu être toi, a-t-il répété plus faiblement. Il m'a fallu choisir. Peut-être qu'un jour... Il n'a pas terminé sa phrase. Ses yeux m'enveloppaient avec une tendresse si soudaine que je sentis les larmes jaillir aux miens. Elle s'appelle Irène, m'a-t-il dit en serrant ma main. Elle attend ta venue. Je lui ai promis qu'un jour tu viendrais.»

Voilà. J'ai une sœur qui vit à Alexandrie.

«J'aime bien ses cheveux en broussaille ramassés en chignon dans son cou. Ils s'accordent avec la ligne de ses sourcils et la profondeur de ses yeux. Elle te ressemble, tu ne trouves pas ?

— ...

— Tu pars quand ? »